

Le procès de l'existentialisme et de la littérature engagée (*Discours de Stockholm*)¹

Renée Ventresque
Université Paul Valéry, Montpellier

[...] le Siècle court à de singulières défections littéraires, où l'œuvre elle-même est éludée, l'art en lui-même suspecté, la langue bafouée ; et la stérilité s'enorgueillit d'elle-même, depuis qu'à la création littéraire se substitue l'action littéraire, à l'œuvre le manifeste, à la notion de l'homme en soi celle de comportement social².

Saint-John Perse

L'écriture poétique d'*Éloges* choisit d'entrée « le train du monde » – Saint-John Perse n'a « que du bien à en dire » (98) – contre le cours de l'Histoire. La crise économique-politique antillaise et sa répercussion immédiate sur l'histoire personnelle, l'exil en Métropole, s'y dissolvent dans la fiction d'un Paradis où la vie quotidienne participe « naturellement » du cosmos. En 1924, *Anabase* est plus radical encore. L'individuel, les territoires circonscrits et les temps historiques s'y fondent dans une vision universalisante placée sous le signe exclusif du cosmique et de l'anthropologique³.

Avant de rendre définitivement Saint-John Perse à la poésie, l'Histoire récidive par une agression cette fois *ad hominem*. Destitué par Paul Raynaud en 1940, Alexis Leger, Secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères, quitte la France. Entre 1941 et 1956, la trilogie américaine, *Exil*, *Vents* et *Amers*, répond à l'agression d'une manière spectaculaire. L'Histoire y est nommée dans de brèves allusions désenchantées. Dans « Exil » c'est tour à tour un astre terni – « Plus d'un siècle se voile aux défaillances de l'histoire » (131) – et « [d]e beaux fragments d'histoires en dérive » (128) –, dans « Pluies », une lampe défectueuse : « Nous n'en finirons pas de voir traîner sur l'étendue des mers la fumée des hauts faits où charbonne l'histoire » (147). *Amers* va plus loin en versant « à l'oubli tout le bris de l'histoire et la vaisselle peinte des âges morts » (358). L'Histoire donc : des tessons pour la voirie. D'*Exil* à *Amers* le trajet est ininterrompu. En 1941, encore sous le choc des événements, Saint-John Perse arrête sa position. Il ne sera pas l'homme des appels historiques et autres 18 juin (124) :

D'autres saisissent, dans les temples, la corne peinte des autels [...]

Moins de dix ans après, *Amers* pousse à l'extrême la conséquence de ce choix en tournant insolemment le dos à l'Histoire. Le couple mythique des Amants y navigue pour l'éternité « face à la nuit, avec un astre sur l'épaule » (358).

La période de création des poèmes, 1941-1956, couvre à peu près exactement le séjour aux États-Unis. Mais ce n'est évidemment pas à des « interlocuteurs » américains que s'adresse cette réponse. Saint-John Perse n'en finit pas de différer son retour en France. Pour des raisons strictement matérielles, répète-t-il avec trop d'insistance, par exemple dans ses lettres à Paul Claudel ou à André Breton. Pourtant, Léon Blum en 1946⁴, Vincent Auriol en

¹ [Première publication dans *Saint-John Perse dans sa bibliothèque*, *op. cit.*, p. 71-89.]

² « Message pour Valéry Larbaud » (558-561). Dans ce texte de 1953 Saint-John Perse écrit encore (560) : « Cher et libre Larbaud, également éloigné de l'alexandrinisme littéraire et des novations sans fruit ; des entreprises de laboratoire sans terme ni synthèse et des violences nihilistes que rien n'illustre ni n'atteste [...] ».

³ Voir ma thèse, *op. cit.* p. 89-97.

⁴ Voir pour le détail des événements l'ouvrage de M. Sacotte, *Saint-John Perse*, Belfond, 1991.

1947, invitent Alexis Leger à reprendre du service. En vain. Franchement glacial, le climat en France ne saurait convaincre de revenir ni l'ex-Secrétaire général ni le futur Prix Nobel.

Alexis Leger a ses raisons pour prolonger l'exil. En France, l'après-guerre est au désarroi. On s'acharne à comprendre, ou à mentir, à se disculper, ou à accuser, à « épurer » pour le meilleur et pour le pire. Le 31 août 1946, l'Assemblée nationale constituante décide qu'« [i]l sera procédé à une enquête sur l'ensemble des événements politiques, économiques, diplomatiques et militaires qui, de 1933 à 1945, ont précédé, accompagné et suivi l'armistice, afin de déterminer les responsabilités encourues et de proposer, s'il y a lieu, les sanctions politiques et judiciaires »⁵. En 1947 la Commission d'enquête entend Léon Blum, Édouard Daladier, *etc.* Pressenti en Amérique, Alexis Leger refuse de venir déposer. L'ancien consul général de France à Cologne de 1931 à 1938, Jean Dobler, également entendu par la Commission en 1947, accuse l'ex-Secrétaire du Quai, jamais nommé mais aisément identifiable⁶, d'avoir systématiquement négligé les dépêches qui l'avertissaient de la montée des périls dans l'Allemagne du III^e Reich. Enfin, la gloire toute neuve du chef de la Résistance, le général de Gaulle, n'arrange rien. Alexis Leger persiste à ne voir en lui qu'un militaire ambitieux, en un mot, une menace pour la République.

Décidément, les nouvelles de France pour l'année 1947 ne sont pas réjouissantes. Pour des motifs à la fois politiques et « littéraires ». Ils ne se distinguent guère en l'occurrence, et pour cause. À Saint-John Perse qui se plaint d'être « sans liens avec la vie de Paris » et privé du « hublot de nos revues littéraires »⁷, André Breton, revenu, lui, des États-Unis, résume ainsi la situation :

Ces temps [...] semblent [...] de plus en plus mauvais et bien dérisoires apparaissent, à certaines heures les efforts des hommes, très isolés, qui voudraient empêcher que le monde se scinde en deux blocs, que leur heurt précipitera en quelle poussière. À cet égard il faut bien reconnaître qu'ici la situation empire chaque jour et que la passion partisane rend l'immense majorité de plus en plus indifférente à l'avenir humain, considéré dans sa réalité. [...] Si la véritable « terreur » qu'à mon arrivée en France faisaient régner les Aragon et autres a fait long feu, la plupart des intellectuels se cantonnent encore dans une réserve prudente [...] Le très malencontreux débat institué, notamment par Sartre, autour de la littérature « engagée », a [...] fait le jeu des pires obscurantistes [...]

Cet extrait de la lettre d'André Breton désigne – Aragon, Sartre – ceux que la correspondance de Saint-John Perse ne va pas cesser de vilipender dans les années qui suivent, le marxisme et surtout l'existentialisme – il lui arrive de s'en prendre aussi au freudisme. À des interlocuteurs dont l'identité est déjà en soi significative, notamment à cause de la relation de leur œuvre à l'Histoire, Paul Claudel et T. S. Eliot, Saint-John Perse écrit en 1949, à un mois d'intervalle (1017) :

Est-il besoin de vous dire jusqu'à quel point m'écoeure toute philosophie 'existentialiste' ?

⁵ Texte de la loi n° 46-1908 du 31 août 1946 ayant pour objet une enquête sur les événements survenus en France de 1933 à 1945, *Journal officiel de la République française*, 1^{er} septembre 1946. Ce document et quelques autres m'ont été amicalement communiqués par C. Thiébaud.

⁶ J. Dobler est entendu par la Commission les 18 et 19 décembre 1947. À propos d'A. Leger, il déclare : « Comme le Secrétaire général de 1936 n'avait servi qu'en Chine, vingt ans plus tôt, et dans un petit emploi, il avait jugé prudent de ne réunir autour de lui – à moins que la situation ne fût le fruit du hasard – que des hommes qui, comme lui-même, avaient très peu d'expériences de l'étranger, et aucune expérience de la direction des postes », dans Ch. Serre, *Rapport fait au nom de la Commission chargée d'enquêter sur les événements survenus en France de 1933 à 1945*, Presses universitaires de France (Imprimerie de l'Assemblée nationale), 1952, t. 2, p. 500.

⁷ Lettre de Saint-John Perse à A. Breton, 21 juillet 1947, publiée dans *Europe*, n° 799-800, *op. cit.*, p. 73.

puis (1038) :

[...] la littérature parisienne, déconcertée par ses nouveaux courtiers, ne serait que trop portée au goût de la désintégration, le culte de l'inorganique entraînant plus que le mépris de l'art : la désertion de l'œuvre elle-même au profit d'affirmations personnelles.

La « littérature parisienne », ce sont les « existentialistes »⁸ qui à partir de 1945 tiennent le haut du pavé germanopratin, en particulier Jean-Paul Sartre et Albert Camus, les « nouveaux courtiers ». Leur engagement n'a rien à voir, on s'en doute, avec celui du « Poète » de *Vents* qui est « avec nous, sur la chaussée des hommes de son temps » (229). En 1949 ils ont tous deux suffisamment écrit pour que Saint-John Perse n'ait pas le moindre doute à ce sujet, et des œuvres essentielles pour la diffusion de leur pensée : *La Nausée* (1938), *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique* (1943), *L'Existentialisme est un humanisme* (1945), *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *L'Étranger* (1943) etc. En un mot, « la mise en clair des messages » de *Vents* (229) ne saurait passer ni par les éditoriaux de *Combat* ni par les articles des *Temps modernes*⁹.

C'est pourquoi *Vents* et surtout *Amers* – peut-être même *Exil* mais à un degré moindre – , contemporains exacts des textes de Sartre et de Camus, sont déjà à leur façon des œuvres polémiques. Le « renouement » de l'homme que le poète de *Vents* (226) appelle de ses vœux en 1945, exclut, le chapitre précédent l'a montré, la désespérance à quoi il réduit l'« existentialisme », philosophie de l'absurde et existentialisme athée confondus. L'engagement et le « nihilisme » sont donc les deux cibles de Saint-John Perse. En lui attribuant le Prix Nobel, l'Académie suédoise lui offre en 1960, l'année même du décès accidentel d'Albert Camus, outre une audience internationale, l'opportunité de déployer ses attaques dans le *Discours de Stockholm*.

L'intention polémique justifie sans doute les outrances de ce texte. L'anachronisme y est d'emblée affiché contre les philosophies scélérates, le marxisme et l'existentialisme, et leur hantise d'être exactes aux rendez-vous de l'Histoire. L'Histoire de Saint-John Perse, elle, porte le masque exotique de Shiva, et sa leçon se condense en une très classique prosopopée. Une leçon, et en même temps une réponse, comme l'a montré Henriette Levillain, aux positions que, trois ans auparavant, Albert Camus avait exprimées dans la même circonstance en insistant très concrètement sur « l'histoire démentielle » des années 1937-1957¹⁰ :

[...] l'adversaire principal du lauréat du Nobel [Saint-John Perse] est l'écrivain engagé, celui qui érige l'action politique en devoir « au service de la vérité et de la liberté ». Les mots sont de Camus et font partie du *Discours de Suède* [...]. Ce dernier contraste par sa forme et par son fond en tous points avec celui de Saint-John Perse : retenue de l'éloquence et du lyrisme, référence à la catastrophe de l'Histoire et aveu d'émotion personnelle [...]. Camus à Stockholm se situait d'emblée sur le plan éthique de la responsabilité de l'écrivain de sa génération face à la Cité et à l'Histoire, s'interdisait de s'isoler et de mentir sur ce qu'on sait, revendiquait la solidarité avec les hommes dans la souffrance [...]

⁸ A. Billy note dans *Le Crapouillot*, n° 32, 1945, p. 60-61 : « L'existentialisme est passé à l'état de scie. Impossible d'aller dîner en ville sans qu'une jolie jeune femme ne vous prenne à part et ne vous pose, sur un ton de confiance timide, la question rituelle : 'Expliquez-moi donc ce que c'est que l'existentialisme'... ».

⁹ M. Murat, « Situation de Saint-John Perse », *Saint-John Perse (1945-1960). Une poétique pour l'âge nucléaire*, Textes réunis et présentés par H. Levillain et M. Sacotte, Klincksieck, Coll. « Bibliothèque contemporaine », 2005, p. 25. À propos de l'accueil que les revues réservent en 1965 à l'*Honneur à Saint-John Perse*, Murat constate : « La véritable absence, la seule significative, est celle des *Temps modernes* ». En octobre 1958, *Les Temps modernes* avait publié un article de J. Wahl, « Autres pages de journal », où il est question de « Saint-John Perse, cette grande farce ». Cité par J. Gardes-Tamine, *Correspondance Saint-John Perse-Jean Paulhan*, op. cit., p. 150.

¹⁰ H. Levillain, « Une affirmation à l'épreuve : 'Et c'est assez pour le poète d'être la mauvaise conscience de son temps' », dans *Saint-John Perse (1945-1960), une poétique pour l'âge nucléaire*, op. cit., p. 267.

À Stockholm, quant à lui, Saint-John Perse ne s'est situé ni par rapport à une génération, ni dans une Histoire, ni dans une patrie [...]

Pour Saint-John Perse, il n'y a d'engagement que spirituel. Toute intervention du « Poète » dans l'actualité politique menace la littérature d'asservissement et de dénaturation.

Les certitudes qu'il oppose au « nihilisme » sont plus catégoriques encore (446) :

Il n'est pas vrai que la vie puisse se renier elle-même. Il n'est rien de vivant qui de néant procède, ni de néant s'éprenne.

Le « nihilisme » n'est à ses yeux que contresens et erreur d'optique. Son *Discours de Stockholm* rectifie en somme l'angle de vision adopté par Camus dans le *Discours de Suède*. Là où ce dernier diagnostique la catastrophe contemporaine – la prise de pouvoir par Hitler, les procès de Moscou, la guerre d'Espagne, la Deuxième Guerre mondiale, l'univers concentrationnaire, *etc.* –, Saint-John Perse ne voit, lui, que « rythmes », « cycle d'enchaînements et de renouvellements », « très long thème en cours », *etc.*, c'est-à-dire tout le contraire d'un non-retour. Au sein de l'univers soumis à un mouvement incessant de destruction et de construction, la roue dentée de Shiva, les événements historiques, quels qu'ils soient, ne sont pour lui ni plus ni moins que des convulsions naturelles, soit une contribution partielle et infime au « grand ordre irrévélé d'une course éternelle » (570).

On ne peut donc que souscrire à l'analyse d'H. Levillain. En lui apportant même un argument supplémentaire fourni par la bibliothèque personnelle du poète. Il a, semble-t-il, peu fréquenté les œuvres d'Albert Camus¹¹. Mais il a lu et annoté *L'Homme révolté* dans l'édition de 1951. L'appréciation, portée au crayon sur la page de garde, est directe :

- Littérature de bon élève,
- Vague, fade et tiède,
- Inconséquent et flou,
- Sagesse de swami occidental,
- *Anemia and low pressure*,
- Tissu de banalités

et éloquente la lecture active qu'il pratique sur l'ensemble de l'ouvrage. Saint-John Perse ne « dialogue » pas avec Camus, comme il sait le faire avec d'autres, par exemple jadis Emerson¹². Les interprétations idéologiques expéditives de Camus, horrifié par les événements des années cinquante – il accuse pêle-mêle la pensée de Hegel, l'utopie sociale de Marx et la politique de Lénine d'inspirer « une dégénérescence de l'humain »¹³ –, le laissent manifestement indifférent. Mais un chapitre en particulier, « Nietzsche et le nihilisme », l'arrête qui suscite un intérêt très vif – ce qui du reste ne surprend pas car c'est une constante de ses lectures depuis les années de jeunesse¹⁴ –, ainsi que dans de moindres proportions le chapitre « Révolte et art ». En somme Saint-John Perse approuve dans les extraits des textes de Nietzsche et dans les commentaires qu'en donne Camus ce qui l'a autrefois séduit dans *La Volonté de puissance* : d'une part, l'adhésion totale au cosmos¹⁵ –

¹¹ Se trouvent dans la bibliothèque de Saint-John Perse *La Peste*, Gallimard, 1947, non annoté, portant sur la page de garde le nom de Dorothy M. Russell, et une date, sept. 1947, *L'Homme révolté*, Gallimard, 1951, annoté, et *Carnets, mai 1935-février 1942*, Gallimard, 1962, pages non coupées.

¹² Voir le chapitre premier de la 1^{re} partie, « Les leçons du transcendantalisme américain ».

¹³ W. Klein, « Des révolutionnaires cyniques ? Camus sur Hegel, Marx et Lénine », *Textes, intertextes et contextes. Autour de « La Chute »*, Textes réunis par R. Gay-Crosier, Minard, *Revue des Lettres modernes*, « Albert Camus », N° 15, janvier 1994.

¹⁴ Voir ma thèse, *op. cit.*, p. 25-40.

¹⁵ A. Camus, *L'Homme révolté*, *op. cit.*, p. 97.

L'amor fati remplace ce qui était un *odium fati*. « Tout individu collabore à tout l'être cosmique, que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non ». L'individu se perd ainsi dans le destin de l'espèce et le mouvement éternel des mondes. « Tout ce qui a été est éternel, la mer le rejette au rivage –, de l'autre, la foi en l'art comme « le plus grand stimulant de la vie »¹⁶.

Le désaccord de Saint-John Perse avec la pensée de Camus excède la question de l'engagement – et la mollesse générale qu'il reproche aussi à *L'Homme révolté*. De la part d'un adepte, du moins en intention, du « bond » et de l'« ellipse », c'est pourtant un vrai grief. Dans le sillage de la pensée nietzschéenne de l'Histoire telle que la développe notamment la « Deuxième considération intempestive », Saint-John Perse comme Camus se méfie de l'Histoire qu'il refuse d'hypostasier. « [L]ibre de toute idéologie » comme « la poésie moderne » (445) à laquelle il s'identifie dans le *Discours de Stockholm*, il ne croit pas à une finalité de l'Histoire, Royaume de Dieu ou Règne de l'Esprit ou âge d'or d'une société sans classes. Pas davantage à d'hypothétiques bienfaits (ou méfaits) de l'Histoire. C'est ce que montrent tous ses poèmes, en particulier *Vents*. Il ne voit partout qu'un « très grand désordre » (227). Il doute même que « les grands aventuriers de l'âme » qui « [i]nterrog[ent] la terre entière sur son aire » « pour connaître le sens de ce très grand désordre » (227), obtiennent jamais une réponse¹⁷. Mais le *Discours de Stockholm* et la « Note pour un écrivain suédois » qui le précède d'un an font entendre, on l'a déjà dit, une parole optimiste envers et contre tous (446) :

[...] sa leçon [celle du poète] est d'optimisme.

Saint-John Perse défie ainsi une bonne part de ses contemporains : ceux qui, parce qu'ils ignorent le lien organique unissant l'homme au cosmos, le livrent à l'absurde et au néant.

L'œuvre d'Albert Camus n'ignore pas pourtant les « noces » avec le monde. Par exemple lors d'un printemps dans les ruines de Tipasa, où « [é]treindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer »¹⁸. Mais la même plage, ou presque, « vibrante de soleil », « se press[e] derrière » François Meursault. On connaît la suite¹⁹. La splendeur du cosmos ne rend que plus évidente l'absurdité de la condition de l'homme. C'est là une position tout à fait étrangère au *Discours de Stockholm* (446) :

Une même loi d'harmonie régit [...] le monde entier des choses. Rien n'y peut advenir qui par nature excède la mesure de l'homme.

Autrement plus complexe est la « relation » de Saint-John Perse à Jean-Paul Sartre. Les « Lettres d'exil », plus explicites que le *Discours de Stockholm*, le montrent obsédé par l'existentialisme et l'engagement qu'il prêche. Sans doute n'y nomme-t-il jamais Sartre qui en est, si l'on peut dire, « l'âme », ou au moins le « pape ». Mais « toute philosophie 'existentialiste' » « [l]'écœure » (1017). C'est-à-dire, lui donne la [n]ausée. Cela se conçoit. Même si l'on fait la part de l'humour dans certaines pages parmi les plus célèbres de *La Nausée*, et celle du néant dans les poèmes de Saint-John Perse²⁰ –

Et parfois c'est Dimanche, et par les tuyauteries des chambres, montant des fosses atlantides, avec ce goût de l'incrédible comme une haleine d'outre-monde, c'est un parfum d'abîme et de néant parmi les moisissures de la terre... –,

¹⁶ Je reprends l'expression de Nietzsche dans *Le Crépuscule des idoles*.

¹⁷ *Vents* (227) : « [...] peut-être même s'irritant de n'avoir pas réponse... ».

¹⁸ A. Camus, « Noces à Tipasa » dans *Noces* suivi de *L'Été*, « Folio », Gallimard, [1959], 1981, p. 16.

¹⁹ A. Camus, *L'Étranger*, « Folio », Gallimard, [1942], 1995, p. 93.

²⁰ « Poème à l'Étrangère » (171).

on mesure tout ce qui sépare Antoine Roquentin du poète d'« Exil ». Les racines du marronnier, « d'une effrayante et obscène nudité »²¹, révèlent à l'un l'existence dégoûtante et hostile du monde. L'autre, à même les « choses les plus frêles », les « choses les plus vaines », comme « l'achaine » ou « l'anophèle », « e[st] là, dans l'écoulement du jour » (130). Rien donc de plus irréductible à la « nausée » sartrienne que « la merveille » d'« Exil ».

Pourtant Saint-John Perse a lu Jean-Paul Sartre. Ou plus exactement Alexis Leger a lu et souligné dans l'édition de 1945, sa bibliothèque l'indique, un des trois romans qui forment *Les Chemins de la liberté*. Le poète n'a pour le moins aucune sympathie pour l'existentialisme. Alexis Leger, lui, a de bonnes raisons pour lire le tome II²² de la trilogie dont le titre, *Le Sursis*, désigne la signature des accords de Munich à l'automne 1938 – un sursis en effet avant les conséquences que l'on sait. Seuls les deux derniers chapitres portent des signes de lecture. Dans l'avant-dernier, « Nuit du 29 au 30 septembre », Chamberlain et Daladier communiquent aux délégués du gouvernement tchèque, Masaryk et Mastny, le texte des accords passés avec Hitler et Mussolini pour régler le sort de la Tchécoslovaquie. Alexis Leger est présent dans la « petite salle basse et vivement éclairée »²³, sous son nom, Léger [*sic*], en sa qualité de Secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères français. Il est également présent dans le paragraphe final du dernier chapitre, « Vendredi 30 septembre », aux côtés de Daladier, dans l'avion du retour « historique » de la délégation française au Bourget.

Interpréter les signes d'une lecture active est une tâche toujours hasardeuse. Plus particulièrement dans ces circonstances. Sartre reconstitue des événements historiques très lourds. Un témoin direct des faits lit son texte, crayon en main, peut-être dès 1945 aux États-Unis, en tout cas à un moment où les accords de Munich ont reçu de l'Histoire leur éclairage définitif. On proposera donc quelques remarques prudentes sur la lecture qu'Alexis Leger fait de ces chapitres hostiles à l'« assassinat politique » qui met fin à l'existence de « la Tchécoslovaquie de 1918 »²⁴.

C'est bien un assassinat que Sartre met en scène. Ou plutôt, l'assassinat ayant déjà été décidé, puisque les accords viennent d'être signés par la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, il reste à convaincre les victimes d'accepter leur mise à mort. Tout est louche, malsain et funèbre dans cette reconstitution : le lieu – « l'hôtel semblait mort » –, l'heure, propice aux forfaits – deux heures du matin –, et les personnages. En l'absence du commanditaire, Hitler, et de l'acolyte, Mussolini, les victimes, Masaryk, accablé et nerveux, Mastny, pâle et suant, affrontent des bourreaux fatigués. Daladier est avachi dans un fauteuil, « un mégot éteint » « au coin de la bouche », Chamberlain bâille sans cesse « à se décrocher la mâchoire ».

C'est évidemment du rôle que Sartre attribue à « Léger » que se préoccupe d'abord le lecteur Alexis Leger. « Léger » qui s'exilera en 1940, est ici le complice embarrassé d'une vilénie. Tous ses gestes trahissent le malaise, voire la lâcheté : « Léger prit la parole, dans le dos de Masaryk. Masaryk imprima un mouvement de rotation à son fauteuil et vit Léger de profil » ; « Léger était un peu rouge, il avait l'air impatienté ». Ses interventions le montrent pressé d'en finir : « Léger baissa la tête et dit très vite : 'M. Mussolini doit regagner l'Italie dès ce matin ; nous ne disposons pas de beaucoup de temps' »²⁵. C'est aussi « Léger » qui, devant le silence de Daladier, répond, quand tout est consommé, à la dernière question de Masaryk : « 'Même pas de réponse ? Dois-je comprendre que nous sommes obligés

²¹ J.-P. Sartre, *La Nausée*, Gallimard, [1938], 1963, p. 180.

²² J.-P. Sartre, *Les Chemins de la liberté*, II, *Le Sursis*, Gallimard, 1945.

²³ *Id.*, *Le Sursis*, *op. cit.*, p. 339. A. Leger est apparemment d'accord avec le texte de Sartre sur ce détail qu'il souligne.

²⁴ A. Leger souligne sur son ouvrage ces deux expressions, p. 340 et 342.

²⁵ J.-P. Sartre, *Le Sursis*, *op. cit.*, respectivement p. 341 et 342.

d'accepter ?' Daladier eut un geste las et Léger répondit derrière lui : 'Que pouvez-vous faire d'autre ?' ». Exactement le mot, cynique, de la fin, à tous les sens du terme²⁶. Alexis Leger multiplie les signes de désaccord dans les marges.

Il n'approuve pas davantage le récit du retour au Bourget – les images de l'époque l'ont rendu célèbre. Ni les phrases que Sartre met dans la bouche de Daladier et de « Léger », ni l'exclamation, passée à la postérité, de Daladier : « Les cons ! ». Ni surtout le rôle que Sartre, là encore, fait jouer à « Léger ». Daladier croit que les Français veulent lui « casser la gueule », « Léger », pas plus clairvoyant sur les véritables intentions de la foule venue en fait applaudir la « paix », lui répond « en soupirant » : « Tout dépend du service d'ordre »...

Le récit de Sartre, écrit tout à fait à la fin de la guerre, se révèle conforme aux positions de l'écrivain au moment des faits. Très préoccupé par l'attitude d'Hitler sur la question des Sudètes²⁷, il écrit à Simone de Beauvoir après les accords de Munich²⁸ :

Est-il pensable qu'on assiste les bras croisés à l'écrasement d'une nation dont nous avons garanti l'intégrité ?

Hostile aux accords, il en dénonce dès 1938 les responsables, Hitler et Mussolini certes, mais aussi « les démocrates » qui « ont définitivement perdu l'espoir de faire jamais reculer Hitler ». Il conclut avec justesse à « une véritable victoire du fascisme non seulement sur le terrain de la politique internationale mais dans les différentes nations ». En 1938, même si certains de ses proches comme S. de Beauvoir²⁹, veulent désespérément croire encore à la paix, Sartre n'exprime pas un point de vue isolé. À plus forte raison en 1945 et au delà quand l'Histoire a définitivement départagé les bons et les méchants. Henri Calet, par exemple, rapporte dans des articles publiés³⁰ dans *Combat* en octobre 1945 et mai 1946, le jeu de cache-cache de « Monsieur Daladier » dans le Vaucluse avec les communistes armés ; ou les insultes essuyées par Paul Reynaud au cours de réunions publiques dans le Nord. Avanies, fréquentes alors, à mettre sur le compte de l'exaspération suscitée par « les vieux politiciens et leurs méthodes surannées ». Un « homme en casquette », entendu sur une place d'Avignon par le journaliste, les résume à sa façon³¹ :

Blum, Daladier, Herriot, Reynaud, ils sont tous allés là-haut pour revenir avec des têtes grosses comme des courges. Il n'en faut plus de ceux-là. C'est des hommes jeunes, des hommes nouveaux qu'il faut à la France.

Blum, Daladier, Herriot, Reynaud, soit. Mais Leger qui n'est pas un homme politique ? Pourquoi Sartre paraît-il s'acharner contre lui ?

Il ne semble guère possible de répondre aujourd'hui à cette question qui rouvre le débat sur la responsabilité d'Alexis Leger, mis en cause par les uns, défendu par les autres, dans

²⁶ La toute dernière phrase de la scène est en effet totalement muette : « Masaryk se leva, Mastny se leva aussi. M. Chamberlain bâillait à se décrocher la mâchoire ».

²⁷ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Gallimard, 1960, p. 343 : « Pendant ce voyage [au Maroc], Sartre avait suivi avec inquiétude les négociations qui se déroulaient en Tchécoslovaquie ».

²⁸ Les extraits des *Lettres au Castor* sont cités par A. Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*, Gallimard, 1985, p. 185.

²⁹ S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 345 : « Soudain, l'orage s'éloigna sans avoir crevé, le pacte de Munich fut signé : je n'éprouvai pas le moindre scrupule à m'en réjouir. Il me semblait avoir échappé à la mort, et pour l'éternité ».

³⁰ Ces articles, « M. Daladier a dû renoncer à tenir des réunions électorales », *Combat*, 16 octobre 1945, p. 2, « M. Daladier m'a dit : 'Ils veulent avoir ma peau' », *Combat*, 17 octobre 1945, p. 1-2, et « Des contradicteurs assidus rappellent à M. Paul Reynaud qui mène campagne en Flandre la route du fer et la bataille perdue », *Combat*, 31 mai 1946, p. 1-2, ont respectivement été réunis sous le titre « Monsieur Daladier » et « Autour avec alentour » par J.-P. Baril dans H. Calet, *Poussières de la route*, Le Dilettante, 2002, p. 23-39 et p. 40-48.

³¹ H. Calet, *Poussières de la route*, *op. cit.*, p. 25.

la défaite française de 1940³². Dans l'article cité en note, H. Levillain ne formule aucun verdict tranché. Indiscutablement anti-munichois, et accusé en mai 1940 de « bellicisme par le parti de l'armistice »³³, détesté par Goering, il a résisté au chantage d'Hitler. Il n'y a riposté, il est vrai, que par des sanctions strictement morales et diplomatiques. Si, conclut H. Levillain, Alexis Leger est coupable, c'est d'avoir partagé les erreurs de sa génération, en particulier « en minimisant le pouvoir d'attaque ou de rétorsion de l'Allemagne et de l'Italie, ou encore en ignorant le cynisme de Staline »³⁴. Est-ce donc la durée, exceptionnelle à cette époque, sept années, de ses fonctions au Quai d'Orsay qui décuple aux yeux de Sartre la responsabilité d'Alexis Leger³⁵ ? Ou bien la mise en scène romanesque des événements de 1938 dans *Le Sursis* obéit-elle à d'énigmatiques enjeux ? Des rancœurs personnelles ? Ou bien encore « Léger » n'est-il à Munich qu'un élément parmi d'autres soudés par la même lâcheté criminelle dont la vindicte ultérieure de Vichy ne l'exonère pas³⁶ ?

La « relation » ne s'arrête pas sur ces questions pour l'instant, ou à jamais, sans réponses. Mais ce qu'on va pouvoir dire désormais de l'animosité d'Alexis Leger à l'égard de Jean-Paul Sartre relève plus encore de la conjecture, au moins en partie. En janvier 1945 – Saint-John Perse va terminer *Vents* en août, Sartre publiera en septembre *L'Âge de raison* et *Le Sursis* –, Sartre arrive aux États-Unis. Il est invité pour un voyage de deux mois par le Département d'État américain avec sept autres journalistes français. Ces « témoins actifs de la Résistance » sont là « pour rendre compte, dans leurs journaux respectifs, de l'effort de guerre américain »³⁷. L'accueil est soigné, la publicité, garantie, le climat, euphorique. Émerveillés, les huit Français découvrent l'Amérique. Mais... Cette invitation qui répond à une intention précise, la propagande de guerre américaine, sinon précisée, prend place dans le cadre complexe des relations qu'entretiennent la France et les États-Unis depuis l'armistice de 1940 jusqu'au débarquement de 1944. Après avoir longtemps joué la carte Giraud contre De Gaulle, les États-Unis ont fini par admettre la médiocrité du premier face au prestige, dangereux pour eux, du second. Mais ils restent hostiles au général. C'est donc dans la mare (houleuse) des relations franco-américaines que Sartre jette à New York un premier pavé « gaulliste ». Évoquant dans un article retentissant la colonie française exilée aux États-Unis, il mentionne la très minoritaire association gaulliste, « *France for ever* », avant de déplorer

³² H. Levillain, « Portrait d'Alexis Leger au Quai d'Orsay, 1938-1940 », dans *Trois poètes face à la crise de l'Histoire. André Breton, Saint-John Perse, René Char*, Paule Plouvier, Renée Ventresque et Jean-Claude Blachère éd., L'Harmattan, 1996, p. 61-77.

³³ Voir la « Biographie » de Saint-John Perse (XXII) : « 1939-1940 : Alexis Leger, dénoncé comme belliciste par le parti de l'armistice, est victime d'intrigues dans l'entourage du ministre [...] ».

³⁴ *Ibid.*, p. 75.

³⁵ P. Drieu la Rochelle porte ce témoignage sur l'attitude d'Alexis Leger dans son *Journal (1939-1945)*, « Témoins », Gallimard, 1992, p. 207 : « J'ai causé avec lui deux ou trois fois. À mon retour d'Allemagne en 1934, il ne voulait entendre de moi que ce qui renforçait son idée de la faiblesse du régime hitlérien. Il n'a peut-être pas été plus nocif qu'un autre. Comme tous les autres officiels, il ignorait l'esprit de violence qui soufflait en Europe, les passions antidémocratique, anticapitaliste, antisémite qui régnaient sur des zones de plus en plus larges. Il niait tout cela en bloc, n'y voyait que fièvre passagère, puis œuvre démoniaque. Profondément incapable de s'adapter, d'adapter la France, de mettre le bateau dans le courant plutôt que de le briser là contre [...] ».

³⁶ « Biographie » (XXIII) : « 1940-1941 : [...] le gouvernement de Vichy l'a frappé de déchéance de la nationalité française (oct. 1940), de confiscation de biens, et de radiation de l'ordre de la Légion d'honneur (Grand officier) ; [...] un membre de sa famille est menacé à Paris d'arrestation ; [...] une campagne de presse, d'inspiration officielle, sévit contre lui dans les journaux français ; et [...] son appartement de l'avenue Camoens, après avoir été mis à sac par la Gestapo dès l'entrée des Allemands à Paris, a été encore soumis, par la suite, à des perquisitions de l'autorité française ».

³⁷ A. Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 296. Ce sont notamment A. Viollis pour *L'Humanité* et *Ce soir*, Denoyer pour *France-Soir*, Pizella pour *Libération*, Sartre pour *Combat* et *Le Figaro*.

l'attitude de « certains journalistes français », « achetés par la haute finance puis par le State Department », qui publient « un journal de langue française » très nuisible à « notre cause »³⁸.

Les réactions sont très vives de la part des giraudistes de New York³⁹ et des journalistes français incriminés, en particulier Geneviève Tabouis qui vitupère la « clique antiaméricaine » dans son journal *Pour la victoire*. On imagine les sentiments d'Alexis Leger lui-même. Il connaît Geneviève Tabouis depuis longtemps. Elle comptait parmi les rédacteurs en chef de journaux que le Secrétaire général recevait volontiers au Quai d'Orsay pour de longs entretiens. En 1945 Alexis Leger n'est pas aux États-Unis à ce point absorbé par les retrouvailles de Saint-John Perse avec la poésie, ou par la géologie du Grand Canyon⁴⁰, qu'il doive tout ignorer des remous provoqués par les articles de Sartre. D'autant que, sourd aux sollicitations réitérées du général de Gaulle, il s'est lui-même employé, chaque fois qu'il l'a pu, à dénigrer le chef de la France libre auprès de l'entourage du président Roosevelt⁴¹. Il n'est donc pas exclu que la condamnation par Saint-John Perse de l'existentialisme sartrien se nourrisse aussi des griefs politiques d'Alexis Leger non seulement à l'égard de l'auteur du *Sursis*, mais également du journaliste envoyé en Amérique par *Combat*⁴².

Quoi qu'il en soit, Saint-John Perse n'a pas fini d'en découdre à sa manière avec Jean-Paul Sartre, le philosophe cette fois, omniprésent et adulé, dont à l'automne 1945 tout Paris veut entendre la conférence, « L'existentialisme est un humanisme », qui va marquer le véritable départ de la légende sartrienne. C'est même vraisemblablement Sartre, au moins autant que Camus, que visent le *Discours de Stockholm* et la « Note pour un écrivain suédois ». La bibliothèque du poète autorise en tout cas cette hypothèse. Saint-John Perse a lu et abondamment souligné le livre⁴³ que Jacques Maritain, un autre Français de New York, lui a envoyé, dédicacé, en 1947. Dans ce *Court traité de l'existence et de l'existant*, le philosophe thomiste s'en prend explicitement aux positions que Sartre défend dans *L'Être et le néant* et *L'Existentialisme est un humanisme*. La définition qu'il donne de l'existentialisme sartrien⁴⁴ :

[...] une destruction philosophique de l'intelligence dont le rendement intellectuel semble assuré pour quelques années, un art philosophique, savamment retranché derrière les analyses freudiennes et les parenthèses phénoménologiques, des proliférations idéologiques de l'absurde, et une complète liquidation philosophique des réalités foncières et des revendications radicales de la personne et de la subjectivité [...]

résume l'intention polémique de l'ouvrage.

³⁸ Article de Sartre cité par A. Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 306.

³⁹ La même année, H. de Kérillis, un autre anti-gaulliste de New York, publie son ouvrage *De Gaulle dictateur, une grande mystification de l'histoire*, Beauchemin, 1945.

⁴⁰ « Biographie » (XXV) : « 1945 : Voyage en Texas et en Arizona. Séjour au Grand Canyon et dans les gorges du Colorado (études géologiques) ».

⁴¹ Voir J. Chauvel, *Commentaire*, Fayard, 1971, t. 1, p. 362. Évoquant « l'influence que notre ancien secrétaire général exerçait à Washington sur le Département d'État », J. Chauvel précise : « Cette influence s'employait constamment contre de Gaulle et le gaullisme ». Voir également Ph. de Gaulle, *De Gaulle, mon père, Entretiens avec Michel Tauriac*, Plon, 2003, p. 258 : « Mon père le [Alexis Leger] rendait en grande partie responsable avec l'avocat René de Chambrun, gendre de Laval, reçu également très souvent à la Maison-Blanche, de l'opinion détestable que Roosevelt se faisait de lui », et p. 335-336 : « J'ai déjà rapporté combien il [De Gaulle] fustigeait le petit groupe de Français antigauillistes réfugiés aux États-Unis, dont Alexis Leger, qui avaient réussi à intoxiquer littéralement le chef de la Maison-Blanche ».

⁴² Pour ses griefs à l'égard du directeur des *Temps Modernes* voir plus haut.

⁴³ J. Maritain, *Court traité de l'existence et de l'existant*, Paul Hartmann, 1947. Maritain appartenait à la communauté française de New York. Il avait succédé à H. Focillon comme président de l'École Libre des Hautes Études créée à New York après l'armistice par H. Focillon, J. Maritain lui-même, J. Perrin et Cl. Lévi-Strauss. Sartre y fut reçu en 1945 avec ses sept confrères.

⁴⁴ J. Maritain, *op. cit.*, p. 204.

Saint-John Perse ne partage pas la foi chrétienne de Maritain⁴⁵. Pourtant sa lecture active ne laisse aucun doute sur ses choix. Là, ponctuellement, les divergences s'estompent face à l'ennemi commun, l'existentialisme athée de Sartre. Le livre de Maritain paraît produire une impression durable sur le poète qui retrouve les mêmes termes pour entretenir Paul Claudel en 1950 de son « besoin [...] d'Absolu » (1020) – Maritain évoque l'« appétit de l'absolu »⁴⁶. Surtout la prosopopée de l'Histoire condense dans le *Discours de Stockholm* (446) l'attitude radicale que Maritain oppose à l'existentialisme sartrien : le « mystère de l'être »⁴⁷ contre la ruminant mortifère du néant⁴⁸. Maritain ne voit dans l'existentialisme qu'une « défaite de l'intelligence » et une « abjuration de toute grandeur »⁴⁹. Saint-John Perse répète que le « matérialisme » est une « abdication »⁵⁰. La condamnation est identique, les mots pour la formuler, très proches.

En des temps obsédés par l'Histoire et la place que l'écrivain est sommé d'y occuper sous peine de gémonies multiples, Saint-John Perse réduit « les pires bouleversements de l'histoire » à des contingences saisonnières. Le comble de la part d'un ci-devant haut fonctionnaire du Quai d'Orsay qui contribua à « faire » l'Histoire d'une époque particulièrement éprouvée. Le propos n'est ni nouveau ni isolé dans son œuvre⁵¹. Il ne renvoie pas non plus à un système philosophique strictement identifiable. Il se présente plutôt comme la synthèse probable qu'un poète, désormais âgé, opère à partir d'affinités déjà anciennes et de lectures éclectiques⁵². Mais il est, on le sait, outré pour des raisons polémiques qui vont au delà de la volonté, réelle, de répondre au seul *Discours de Suède* de Camus.

L'éventail des cibles du *Discours de Stockholm* est en effet plus large. Lorsque Saint-John Perse y déplore « l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel » et y plaide pour « une condition humaine plus digne de l'homme originel », il désigne tout ensemble les méfaits du matérialisme au sein de la société libérale américaine⁵³ (555-556), l'asphyxie des « chances spirituelles » de l'homme sous les régimes marxistes, le désespoir inhérent à l'existentialisme, le culte de l'Histoire et ses leurre meurtriers, *etc.* C'est-à-dire tout ce que s'emploie à combattre à cette époque la politique « humaniste » de son ami, le suédois Dag Hammarskjöld, Secrétaire général des Nations unies. Soucieux, comme lui, de restaurer la foi en l'homme et en son avenir, Dag Hammarskjöld partage les objectifs de *Vents* qu'il cite dans son intervention du 29 avril 1958 au Conseil de sécurité de l'O.N.U. :

⁴⁵ Saint-John Perse écrit à Claudel en 1950 : « [...] les notions métaphysiques d'absolu, d'éternité ou d'infini ne peuvent rejoindre pour moi la notion morale et personnelle qui est à la base des religions révélées » (1019).

⁴⁶ J. Maritain, *op. cit.*, p. 231.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 213-214 : « L'intuition centrale à l'œuvre dans l'existentialisme [...] est celle, parfaitement simple et parfaitement éclairante, du *nihil* d'où nous venons et auquel nous tendons [...], du pur néant qui est le seul reste trouvable dans la créature une fois l'Action Créatrice retranchée, et de l'absurdité radicale de l'existence déracinée de Dieu ».

⁴⁸ Saint-John Perse accompagne de plusieurs signes d'approbation cette phrase de Maritain (p. 42) : « Si le poète est un voyant, le philosophe aussi est un voyant, bien que d'une tout autre manière – qu'à certains moments un peu d'égarement le saisisse, à d'autres la joie de la découverte, c'est qu'avec toute la science des livres et la connaissance de la vie qu'on voudra il reste enivré de l'être ». Pour sa part, il oppose, dans le *Discours de Stockholm*, « la permanence et l'unité de l'Être » (446) au vertige du non-sens et à la fascination du néant.

⁴⁹ Saint-John Perse souligne cette remarque de Maritain : « Il n'y a rien dans l'existentialisme de la grandeur d'un Nietzsche », p. 21.

⁵⁰ « Lettres d'exil », à P. Claudel, 1^{er} août 1949 (1017) et « Note pour un écrivain suédois » (571).

⁵¹ R. Ventresque, « Saint-John Perse face à la crise de l'Histoire : 'le sens de ce très grand désordre' », *Trois poètes face à la crise de l'Histoire*, *op. cit.*, p. 101-115.

⁵² Voir le chapitre troisième de la 1^{re} partie, « La cosmogonie d'Amers contre le « nihilisme » ».

⁵³ « Lettre à un journaliste américain (sur le mouvement propre à la littérature américaine) [avril 1950] (556). Ce texte a déjà été cité dans le chapitre troisième de la 1^{re} partie, « La cosmogonie d'Amers contre le 'nihilisme' ».

Car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine.

Rien n'est donc plus actuel à ses yeux que l'œuvre poétique de Saint-John Perse à qui il fait attribuer le Prix Nobel en 1960 : « Plus qu'aucune autre poésie contemporaine, elle parle aujourd'hui de mes propres expériences. Loin de fuir la réalité elle en traduit l'âme intensément »⁵⁴.

Le *Discours de Stockholm* n'est pas un oracle intemporel. C'est un texte dont les enjeux, politiques et littéraires, planétaires et nationaux, forment un tout très uni où la part de Saint-John Perse et celle d'Alexis Leger se confondent. Longtemps absent de France où l'on boude son Prix – toujours les démêlés avec le général de Gaulle⁵⁵ –, Saint-John Perse se sait seul. La scène littéraire française est vide désormais des amis « qui eussent levé la main » pour lui (1014), Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue, Francis Jammes, Jacques Rivière, Paul Valéry, André Gide et Paul Claudel. Il ne partage rien, ou si peu, ou alors des griefs, avec les écrivains du moment qui du reste l'ignorent ou presque, les « derniers » surréalistes, les « nouveaux romanciers », les existentialistes surtout. C'est-à-dire beaucoup de ceux qui par exemple s'engagent, eux, au point de signer à l'automne 1960 le « Manifeste des 121 » sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. On n'oublie pas le rôle que Sartre a joué dans cette circonstance⁵⁶.

Précisément. La multiplicité des enjeux du *Discours de Stockholm* interdit certes de voir en Jean-Paul Sartre l'ennemi unique de Saint-John Perse. Mais il est difficile de ne pas songer aux événements qui bouleversent la France au cours des derniers mois de 1960. Au moment même où le poète part recevoir à Stockholm le Prix Nobel des mains du roi de Suède, le gouvernement français affronte les retombées violentes de l'initiative lancée par les signataires du « Manifeste des 121 ». En refusant d'inculper Sartre devenu intouchable, il consacre de fait l'intellectuel dont la renommée politique nationale et internationale ne cesse de croître. C'est peut-être contre le « modèle théorique » des révolutionnaires en herbe, le « prophète de ce monde nouveau qui semblait se réveiller brutalement, pour se libérer des chaînes de l'Occident impérialiste et colonisateur »⁵⁷, l'écrivain attentif aux expériences algérienne, chinoise et cubaine, bref, contre l'inlassable commis voyageur de toutes les « bonnes » causes, que le *Discours de Stockholm* dresse le profil altier du « Poète » « indivis » (447), « lié, malgré lui, à l'événement historique » (446), et acharné à « attester parmi nous la double vocation [temporelle et spirituelle] de l'homme » (447). Est-ce là, parmi les nombreuses autres intentions, et plus vastes, de ce texte important, le dernier avatar d'une hargne occultée à l'égard de l'auteur du *Sursis* ? Le *Discours de Stockholm* dissimule-t-il sous le procès de l'Histoire, si procès il y a, l'histoire d'une « querelle » ancienne et multiforme ? On peut le penser.

On connaît maintenant les raisons qui conduisent Saint-John Perse à ne faire à Sartre qu'une toute petite place dans sa bibliothèque. Il lui consacre aussi un dossier littéraire dans ses archives. On l'ouvre avec beaucoup de curiosité. On n'y découvre que quelques coupures de presse. Toutes ou presque concernent l'événement médiatique de cette année 1964, le refus par Sartre du Prix Nobel de littérature. Dans l'article du *Monde* qu'il lit le 24 octobre, Saint-John Perse souligne ces phrases extraites d'un entretien accordé par l'écrivain-philosophe à la presse suédoise :

⁵⁴ Lettre écrite le 8 août 1958 par D. Hammar skjöld à E. Lindegren après avoir lu *Chronique* et citée par M. N. Little, *Correspondance de Saint-John Perse avec Dag Hammar skjöld (1955-1961)*, Cahiers Saint-John Perse, n° 11, Gallimard, 1993, p. 62.

⁵⁵ En 1965 le *Discours de Florence* attaquera directement le présumé « dictateur ». Voir l'introduction de la 3^e partie.

⁵⁶ A. Cohen-Solal, *op. cit.*, p. 535-567.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 552.

J'ignorais [...] que le prix Nobel est décerné sans qu'on demande l'avis de l'intéressé.

Ou encore :

Si le Prix Nobel J.-P. Sartre prend parti pour la résistance au Venezuela, il entraîne avec lui tout le prix N. en tant qu'institution [...] L'écrivain doit [...] refuser de se laisser transformer en institution [...] je ne veux pas être institutionnalisé.

Quels sentiments ce texte peut-il inspirer à celui qui pendant dix ans multiplia les démarches auprès de ses amis – Biddle, Hammarskjöld, *etc.* – pour obtenir la très convoitée récompense ? Lui qui aurait déclaré un jour à Arthur Knodel qu'il eût préféré, pour sauvegarder sa « liberté morale », refuser le Prix Nobel en précisant, rancunier : « avec, j'espère, plus de simplicité que Monsieur Sartre »⁵⁸ ...

Nous ne sommes alors qu'en 1964. À cette époque Saint-John Perse est en train de travailler à la fabrication de sa « Pléiade » – ou plutôt il ne va pas tarder à s'y mettre. Aux alentours de 1970 il achève sa « Biographie ». On y lit pour l'année 1959 (XXVIII) :

Élu membre d'honneur de la « Modern Language Association » (avec T. S. Eliot, Jorge Guillen [*sic*], Albert Camus et Jean-Paul Sartre).

Quand on sait la liberté que la « Biographie » prend avec les faits – la troisième partie proposera quelques exemples de « mise en scène » –, on est en droit de s'interroger sur la signification de cette note qui place Sartre et Camus aux côtés de Saint-John Perse, même si c'est entre parenthèses, même s'ils viennent après T. S. Eliot et Jorge Guillén. Les ennemis d'hier ne sont pas devenus des amis. Mais, qu'ils aient ou non fait le voyage de Stockholm, ils sont, comme Saint-John Perse lui-même, des Français distingués par la plus haute instance littéraire. Certains voisinages ne se refusent pas.

⁵⁸ Cité dans M.-N. Little, *op. cit.*, p. 63.